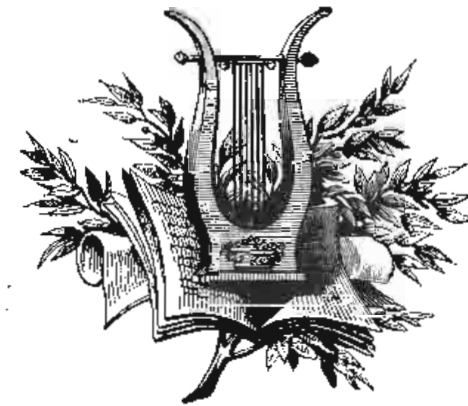


fut - décadente ou symboliste : Baudelaire à qui l'on refusa un hommage posthume, Charles Cros refoulé dans le noir extérieur ainsi que son égérie Nina de Callias, Villiers de l'Isle Adam qui figurait dans le Parnasse de 1869 disparaît, Mallarmé éconduit pour son obscurité et Verlaine pour sa conduite. Les poètes maudits reçoivent leur première malédiction de leurs pères parnassiens qui les chassent du logis ancestral.



Dès cette date, finissait l'histoire du Parnasse et, déjà, les "exclus" fourbissaient les armes pour une nouvelle campagne littéraire : le Symbolisme.



## LES MUSES AU PARNASSE

Sans préjudice d'importance historique ni de valeurs poétiques, voyons la participation de nos muses au deuxième et troisième Parnasse contemporain, suivant l'ordre de leur entrée en scène.

### NINA DE VILLARD

Marie-Anne Gaillard (dit de Villars) comtesse de par son mariage avec le comte Hector de Callias, fait une discrète apparition dans le Parnasse de 1869. Nous n'avons pas retracé son portrait pour deux raisons : elle est trop connue de tous les spécialistes, ce serait leur faire injure de leur montrer à nouveau des traits qu'ils connaissent par cœur. Nina de Callias, à elle seule, évoque tout un monde, elle se confond avec son "salon", le plus pittoresque du dix-neuvième siècle ; chez elle se sont nouées des amitiés qui eurent des répercussions lointaines et imprévues dans le monde des arts ; un style est né chez elle ; elle y est pour peu, mais c'est grâce à l'hôtesse qui sut créer une ambiance qui ne peut se comparer à aucune.

Son histoire est à détacher de celle du

"Parnasse". Nul n'est moins parnassienne que Nina. Chez Leconte de Lisle, on frissonne religieusement en prononçant le mot "Art", chez elle on goûte sans retenue toutes les joies esthétiques, on badine, on joue la comédie, on tire l'épée, on braille des vers, on s'amuse. Là, se gésine l'art léger des Hydropathes, des Zutistes, des chansonniers montmartrois, le style du Coffret de Santal de Charles Cros et des Complaintes de Laforgue. Chez Nina la beauté n'est pas triste. Elle ne respire que dans cette eau trouble de musique, de rimes hurlées, de canulars de collégiens, d'orgies estudiantines et son cerveau ne résistera pas à la solitude, à son salon abandonné, désert. Ayant perdu les folles joyusetés de la rue des Moines, elle perdit la raison avec les raisons de vivre. Chez Leconte de Lisle, on rend un culte à Apollon, on tresse des couronnes aux sévères muses. Chez Nina on fait libation en l'honneur de Bacchus.. on offre des banquets à Vénus.

Nous attendons le biographe consciencieux qui fera le tri parmi les témoignages discordants.

"A la vérité, les documents abondent sur le salon de Nina. Des livres entiers lui ont été consacrés, mais si contradictoires qu'il s'en produit, dans l'esprit du lecteur, une sorte de confusion (1).

Ses portraits sont innombrables, outre celui de Manet nous adjoindrons celui d'Ernest Raynaud :

"C'était une jolie femme que Nina et très séduisante, bien que courte de taille et portée à l'embonpoint. Elle était fine, instruite; jouait admirablement du piano, composait des mélodies et publiait des vers, dans de petites revues fugitives, sous le nom de Nina de Villars" (2).

(1) Ernest Raynaud: La Bohème sous le second empire, Artisan du Livre, 1930 p. 73

(2) Ibid, p. 23,24

Et pourquoi pas celui de Charles Cros :

Mais, l'opulent contour de l'épaule ivoirine,  
La courbe des trésors jumeaux de la poitrine,  
Font contraste à ce frêle aspect aérien :

Il nous reste à parler de Nina poète. Elle ne l'est pas. Elle taquine la rime pour s'amuser, elle ne se prend pas au sérieux et admet que chacun des habitués y apporte son écot et sa retouche.

Le Parnasse publie deux poèmes : La Jalousie du jeune Dieu un sonnet, et Tristan et Iseult sonnet dialogué. Nous partageons l'opinion d'Ernest Raynaud : "J'ai lus ces vers qu'il ne faut considérer que comme une sorte de délassement (c'était son violon d'Ingres) d'une facture trop souvent inexperte.." et nous resterons sur une phrase du même Raynaud :

"La vraie Nina respire dans les vers des poètes qu'elle a inspirés".

---

#### Mme BLANCHECOTTE

Le jury désigne Mme Blanchecotte hors concours pour le dernier Parnasse. Un long poème d'elle fut déjà retenu pour le Parnasse de 1869 intitulé : Chants.

Chants est un petit modèle poétique, au rythme savamment construit, petite symphonie avec mouvements, solo et orchestre.

Mme Blanchecotte souvent comparée à Mme Desbordes-Valmore, lui ressemble par la technique sûre et par l'esprit; un coeur tout conquis par l'amour. Mme Valmore dans La dernière fleur se définit ainsi :

Que ton coeur prenne ma défense,  
Passant de mon dernier séjour;  
Je mourus sans rendre une offense;  
Mon sort fut une longue enfance,  
Et ma pensée un long amour !

Toute à l'amour Mme Blanchecotte entonne son

premier chant :

Comme une sombre histoire encor douce et chérie  
Laisse nos deux noms sommeiller !  
Du mal d'avoir aimé je ne suis point guérie :  
Je ne veux point me réveiller !

Ce chant, vingt-huit vers hétérométriques de douze et huit syllabes, répartis en sept quatrains aux rimes croisées observe rigoureusement la césure et les règles classiques.

Le deuxième chant, vingt-cinq vers isométriques octosyllabiques, répartis en cinq strophes de cinq vers, le cinquième répétitif du premier l'accentue comme un refrain :

Moi, c'était ma saison d'automne ;  
L'âpre bise sifflait toujours ;  
Et rapides tombaient mes jours  
Comme la feuille tourbillonne :  
Moi, c'était ma saison d'automne !

Le troisième chant, seize vers isométriques octosyllabiques se répartissent en quatre quatrains le premier vers à peine modifié se répète :

Non ! tu n'as pas fini d'aimer,  
Ton âme est encor toute verte :  
Un mot suffit pour rallumer  
La flamme seulement couverte.

Le quatrième chant, vingt vers isométriques décasyllabiques, répartis en cinq quatrains dont le premier vers se retrouve à peine modifié empruntant encore à la musique sa technique :

Au bruit de la mer, sur le bord des grèves,  
J'ai suivi le vol des oiseaux pêcheurs ;  
Et les goélands au pays des rêves  
Ont sur leur grande aile emporté mes pleurs.



Sa participation au Parnasse de 1876 nous arrêtera beaucoup moins : un poème Réponse qui n'ajoute rien à sa manière ordinaire et un autre : Un suicide manque de vigueur. Les deux ne valent pas son envoi de 1869.

---

### LOUISE COLET

Louise Colet a cédé aux goûts du maître Leconte de Lisle, elle s'est, pour l'occasion, tournée vers l'antique, l'Orient. Elle ne recule devant rien pour plaire. Impatiente et versatile, son oeuvre s'en ressent. Elle fonce tête en avant dans tous les genres. Sa première vaine poésie a, au moins, des qualités de sincérité, ensuite elle a rimé pour tous les "concours poétiques", son art a servi tous les rois, toutes les fureurs religieuses et anti-cléricales ; athée et républicaine, elle n'a pas craint de balancer l'encens sous le nez avide de toutes les idoles qui se présentent. Leconte de Lisle n'a pas été épargné :

Tu chantes, fier poète, au fond des solitudes (3)

A sa décharge, elle ne fut pas la seule, Catulle Mendès, un autre séducteur, donna dans la même livraison une suite de "Légendes et contes" dans le goût du Maître, de l'Eden à Ahasverus en passant par Baudelaire :

Le Bouddha rêve, ayant dans ses mains ses orteils.

Louise ne courut pas si loin pour son inspiration, elle s'arrête à Rome et lui consacre deux sonnets :

### Poestum

La lascive Poestum n'a pas laissé d'annales ;  
L'oublie la châtia de son inanité ;  
A peine si Tibulle en un vers a chanté  
Les roses qui jonchaient ses molles saturnales.

---

(3) Ce qu'on rêve en aimant, 1854

### La Ville des esclaves

Du grand roc Alburno les bergers aux traits hâves  
Ont surnommé Poestum l'ancre des vals pourris,  
Stigmatisant ainsi, taciturnes & graves,  
La luxure où sombra cette autre Sybaris.

L'auteur de Acropole n'en est pas à son coup d'essai, elle se meut aussi avec grâce en peplum, n'ayant crainte de montrer les "bras de la Vénus de Milo".

Louise Colet reparait dans le Parnasse de 1876 sans qu'on sut comment.

Louise Collet (sic) surgit, entrée par on ne sait quelle porte, ne figurant pas dans les états du jury, peut-être a-t-elle été imposée par Leconte de Lisle en dernier appel. Lemerre nous semble plus improbable, Louise Colet n'étant pas des auteurs ordinaires de la maison. Pendant la publication du Parnasse de 1869 retardé par la guerre, Louise parcourait la Haute-Egypte et en rapporta trois croquis, trois sonnets :

### Groupes d'Arabes

Prêtres-rois, leurs aïeux ont régné sans Solime,  
Puis, vainqueurs, radieux, créant un art sublime,  
Ils ont fondé le Caire et bâti l'Alhambrah.

Vous remarquerez l'orthographe orientalisée si cher au Maître. L'"h" distribué à toute volée donnant la couleur locale.

### Les Bédouins

Puis son cheval l'emporte à l'oasis lointaine  
Où sa tente est dressée au bord d'une fontaine,  
Il dort..Et dans un songe il est roi d'Orient.

### Les Magnoûns de l'Ile de Philoe

Groupe effrayant (en bronze on le dirait coulé)  
Que la fatalité forgea sous son enclume.  
Echevelés, hagards, nus, l'oeil plein d'amertume,  
Trois Magnoûns sont assis sur un pic isolé.

Passons sur ce "bronze coulé sur une enclume", notre poétesse est plus ferrée en poésie qu'en métallurgie, et nous nous interrogeons pour savoir ce que sont ses "Magnoûns" ? Mais tout cela est très finement peint et commence par une description qui n'est pas sans ressembler à la manière du Maître.

La cataracte au ciel lance sa blanche écume,  
L'éther bleuit les rocs où l'onde a ruisselé,  
Et du soleil couchant la pourpre qui s'allume  
Forme un dôme de flamme au temple de Philoe.

L'envoi se termine par un poème Absorption dans l'amour qui, lui aussi, est dans la manière descriptive de Leconte de Lisle :

Comme si ses flancs renfermaient une âme,  
Le Vésuve au loin gronde sourdement;  
Le ciel est zébré de langues de flamme,  
La cendre jaillit du sommet fumant.

Si ces rythmes nous rappellent le son harmonieux des Eléphants :

Le sable rouge est comme une mer sans limite,  
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.  
Une ondulation immobile remplit  
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Ce n'est pas un si mauvais exemple et nous avons déjà dit ce que nous pensions de l'imitation par la voix de Mme Penquer.

### LOUISA SIEFERT

La critique venait de découvrir un poète, en ces années on parlait beaucoup d'elle dans les revues littéraires et le Parnasse ne sera pas en reste. Elle n'est pas oubliée dans le deuxième Parnasse qui retient six de ses poésies dont trois sonnets inspirés par une phrase poétique respectivement d'Ampère, de Victor Hugo, et de Corneille. Elle reprend la phrase d'Ampère :

"Sans le soupir, le monde étoufferait" la prolonge en ces vers :

Voeux toujours renaissants & toujours contenus,  
Instinct des coeurs naïfs, espoir des têtes mûres,  
O désirs infinis, qui ne vous a connus !

Là, où le romantisme déclenchait les pleurs en sources abondantes, Louisa Siéfert leur substitue le soupir. Les termes "contenu", "secret", "silence" se retrouvent au long de ses vers et aussi "l'ombre", le "crépuscule" et le "doute". Un vers d'Hugo la sollicite : "Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute".

Les yeux brillants, demain vont se ternir;  
Les sourires perdront leurs clartés. On existe  
Encor, mais on languit; on dit qu'il faut bénir,  
On le veut, mais le doute au fond du coeur subsiste.

C'est Corneille qui répond le mieux à son destin : "Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir". Ha ! le sentait-elle dans sa chair cet alexandrin ! Souffrir acquiert pour elle une valeur en soi, la seule réalité, la vie est un cercueil où s'ensevelit ce qui meurt de nous, c'est à dire cesse d'aimer. L'amour entraîne avec lui les ombres, les espoirs et les réalisations :

Ainsi fiers seulement du devoir accompli,  
Tristes cercueils où dort l'amour enseveli  
Près des élans fougueux & des grandes pensées,

Nulle part ailleurs, nous ne trouvons unis dans une proportion aussi étrange : une noblesse chevaleresque et une résignation, une espérance et un regret, un appétit avide de mort et une soif de vie éternelle, une puissance et une faiblesse lascive, le tout baignant dans une sensibilité féminine consciente de ses faibles moyens et y puisant sa force. L'aspect un peu alarmant de cette poésie efféminée - jusque dans ses exploits amoureux - d'un certain romantisme prend chez elle un tour nouveau : un coeur féminin virilisé par l'épreuve physique et mo-

rale. Ce n'est plus du romantisme échevelé, elle fuit l'outrance, l'emphase, elle peint au lavis concédant de légers rehauts de blanc. Nous voudrions reproduire tout au long son poème La Combe suggéré par Sainte-Beuve : "En vain elle s'est dit que la campagne est belle"; campagne crépusculaire émergeant de la brume où se complaira toute une génération poétique :

Mon esprit est lassé, mes doigts sont engourdis.  
L'automne est la saison des rêves, nous y sommes,  
.....  
Les colchiques aux prés, les bruyères aux pentes  
Ont semé leurs bouquets sur les mousses rampantes.  
.....  
L'ombre oblique des bois descend sur les pelouses;  
Il fait bon cheminer à petits pas, cherchant  
Un vers dans sa mémoire & l'alouette au champ.  
.....  
Car l'arrière-saison est clémente aux poètes,  
Et, mieux que le printemps aux ardeurs inquiètes,  
Mêle aux songes trop chers un doux apaisement.

Le conseil du pauvre Lélian s'impose à la mémoire :

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Le poème Au large, compare le voyage du bateau sur l'immensité de l'océan à notre périple de la vie :

Dans cette immensité sans terme  
Où se perd, tombe & meurt le vent,  
Le sillage qui se referme  
Marque seul la marche en avant.  
.....  
Ici, rien que la mer sans grèves,  
Là, rien que l'ombre des agrès,  
Rien à l'avenir que des rêves,  
Rien du passé que des regrets !

A ce qui n'est plus, vient en prolongement,

prend pour tremplin Baudelaire : "Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses". Vingt-cinq vers répartis en cinq fois cinq vers, le dernier reprenant en écho le premier. Répétons, avec elle, les cinq derniers qui définissent si bien le poète Siéfert :

Mon espoir est un rêve & mon rêve un secret,  
Mes vers en sont l'écho, mais non la voix vibrante.  
J'aime aux bois ensoleillés la vapeur transparente,  
J'aime aux yeux les plus beaux un plus subtil attrait.  
Mon espoir est un rêve & mon rêve un secret.



Bien des épreuves ont soufflé sur elle depuis. Le Parnasse de 1876 paraît un an avant sa mort, elle n'a presque pas publié depuis trois ou quatre ans, son souffle se ralentit. On lui fait bonne place dans ce recueil, et certains le regrettent, tel M. Souriau : "huit pages, pleines de ces choses ordinaires qu'on a vues partout" (4). C'est passer un peu vite. Regardons les mots dans leur vérité.

Crépuscule est un poème ordinaire pour qui juge sèchement ces douze vers en trois quatrains sans grande originalité de rythme et de forme. C'est une courte méditation sur un vers de Sainte-Beuve, "Et je songe, ô mon Dieu, qu'il sera bientôt soir". Nous n'aborderons pas ici la querelle de ceux qui veulent détacher l'oeuvre de l'homme qui la créa et de l'observer en soi comme un objet, et de ceux qui veulent approfondir la biographie de l'auteur pour saisir la réalité profonde de son dire. Nous tenons, pour notre part, de cette dernière faction. Ce quatrain :

N'avoir qu'une pensée et ne pouvoir la dire,  
Souffrir d'un mal unique et n'oser le montrer,  
Et sentir en son coeur les noeuds se resserrer,  
Et voir de devant soi l'espoir qui se retire!

(4) Histoire du Parnasse, p. 416

est en soi des plus banals. Il n'a pas la richesse d'expression de l'exergue "il sera bientôt soir". Sachant la détresse de la jeune femme souffrant d'un mal unique, "murée dans sa pudeur", "n'osant le montrer". Les mots ne sont pas nés pour la rime, ils contournent une vérité qu'il faudrait être de pierre pour n'en être pas ému. A la beauté de la forme qui n'est pas toujours éclatante se substitue la beauté du vrai contenue dans une pudeur unique. Dans le sixième poème de la publication, la jeune femme court après sa vie qui s'écoule comme l'eau dans le creux de la main, elle soupire après le temps, sa tristesse se fait douceur, son regret est doux comme un espoir.

Ainsi dans l'Orage, celui qui accompagne sa naissance :

Je sens encor le froid du fer dans ma blessure,  
La pourpre de mon sang a teint les buissons verts.  
Que dirais-je à l'écho qui demande des vers  
Quand ma force est usée et ma défaite sûre ?  
Je sens encor le froid du fer dans ma blessure,

Ainsi dans Ennui :

Quand je pense à ma vie un grand ennui me prend,  
Et j'ai pitié de voir ma jeune destinée  
S'effeuiller solitaire, humblement résignée,  
Comme une fleur des eaux qu'emporte le courant.

Ainsi dans Adieux à Pau :

Quoi, toujours s'attacher, désirer et sentir,  
Et dès qu'on souffre moins songer à repartir !  
Pourtant je suis si lasse, et devant moi la route  
S'ouvre si tristement sur l'horizon du doute !

La livraison s'achève sur un poème qui ouvre un volet à l'espoir, évoqué par une phrase d'André Theuriet : O volupté de vivre ...!

Oh! refaire des vers, laisser le rire éclore,  
Retrouver frais et purs les rêves d'autrefois,  
Reprendre ma jeunesse au printemps, à l'aurore,  
Et reflleurir soudain avec l'oeillet des bois !

L'oeuvre de Louisa Siéfert éclot comme une confession, mais elle relate sa souffrance sans impudeur, gardant son "secret", sa retenue lui donnant sa force en fait son charme un peu fané comme ces vieux portraits, ces sous-verre qui ont soustrait à la tombe un signe impérissable, une mèche de cheveux blonds.

#### Mme AUGUSTE PENQUER

Dans le Parnasse de 1869, Mme Penquer propose un poème antique, le plus antique qui soit: un poème épique accompagnant les premiers pas du premier homme et de la première femme hors de l'Eden. Mis en concours, ce thème eut débordé bien des larmes romantiques, bien des imprécations douloureuses et des blasphèmes. Mme Penquer tient son originalité. Alors que les poètes angoissés eussent narré les "paradis perdus" et soupiré en regardant par dessus leur épaule, Mme Penquer, poète heureux, s'exalte pour Le Paradis retrouvé. La faute d'Eve, ô félix culpa, nous fait découvrir la plus grande beauté de ce monde: l'amour humain. Quand tout ces pipeaux païens chantent Bacchus, Pan et les bacchanales, elle vient apporter sa note doucement chrétienne, air grégorien dans la polyphonie.

Séparés de leur Créateur, il fallait bien que les hommes se forgeassent leurs raisons de vivre. Adam et Eve la découvrent en se découvrant. Eblouis en Eden par la lumière de Dieu, ils ne percevaient pas leur entourage, ils se voyaient mutuellement dans un halo. Et, les voici livrés à eux-mêmes. La première déclaration d'amour, Mme Penquer l'a entendue et nous la dit en vers, Eve :

J'étais trop près de Dieu, maître de la nature,  
Trop près du Créateur, pour voir la créature.  
Mais à présent que Dieu n'est plus là, l'homme est Dieu  
Pour mon âme, & beauté pour mon regard de feu.

(le regard d'Adam se déssille)

-Eve, répondit-il, je l'ignorais moi-même,  
Cette loi de l'amour humain; ce mot suprême,  
Aimer, j'en ignorais hier la volupté.  
Dans l'Eden, je n'ai pas remarqué ta beauté.

Mme Penquer sortant des amours phtisiques, des amours basses, des amours adultères, des amours dépravées, se complaît dans cet amour tendre et sans complexe qu'est l'amour conjugal qui ressemble à s'y méprendre à ce premier amour humain, amour qui balaye tout ce qui l'entoure et fait à ce point le vide autour de soi que rien d'autre n'existe. Autobiographique dans les sentiments, il y a du vécu dans son vers et dans l'évocation de la primitive nuit de nocce de laquelle nous sommes tous issus.

C'est vers ces antres noirs qu'Eve se dirigea.  
Palpitante, éperdue, elle y touchait déjà,  
Quand Adam, l'étreignant & l'enlevant de terre,  
La porta, frémissant d'amour, dans ce mystère.

.....  
La nuit parut. Ce fut la plus belle des nuits:  
Les astres rayonnaient, l'un par l'autre éblouis;

.....  
Loin de trouver comme sa consoeur Ackermann une nature marâtre et indifférente, elle y découvre en son insondable profondeur le ressort secret qui la fait vivre: l'amour. Elle palpite de beauté par l'amour qui la fait renaître, qui s'engendre lui-même vainqueur de la mort, source de pérennité, de félicité :

On entendit alors, à travers l'infini,  
Les palpitations du Verbe humain, béni;  
L'enfantement divin germa dans la nature:  
L'amour, égal à Dieu, créa la créature.

Adam se réveille oubliant les riantes aurores du Paradis perdu pour retrouver en cadeau de mariage ce que Dieu lui donne en partage, des souffrances, du travail harassant, des misères, de la maladie avant les affres de la mort, l'a-

mour humain qui compensera ô combien les rigueurs de sa condition :

Il dit: "Voici le jour saluant l'hyménée".

Elle: "Voici l'épouse à tes pieds pardonnée :  
Dieu bénit notre hymen, Adam. L'Eden perdu,  
Nous l'avons retrouvé; l'amour nous l'a rendu".

Quand nous vous disions que ce poète est un poète heureux, nous croirez-vous maintenant ? Mme Penquer évoque la plus terrible nuit de l'humanité, celle où nos deux ancêtres, chassés de leur emploi, jetés nus dans une nature inhospitalière, où il fait ou trop froid, ou trop chaud, infestée de serpents venimeux et de cafards, tenaillés par la faim et la soif. Seuls, abandonnés, que vont-ils faire maintenant ? Vont-ils pleurer ? Vont-ils aspirer à une mort libératrice, ou tâcher de refranchir en fraude la frontière gardée par l'épée flamboyante ? Cette première nuit d'angoisse ou pour la première fois les bêtes se guettent et s'entre-dévorent, où la Faute met sens dessus dessous la création. Mme Penquer imagine ces deux êtres désemparés, ils se consolent dans les bras l'un de l'autre et découvrent extasiés la plus belle chose au monde : l'Amour.

#### LOUISE ACKERMANN

Louise Ackermann ouvre la marche dans le dernier Parnasse avec un poème qui n'est ni original, ni neuf : Une Femme. Il paraît dans les Premières poésies sous le titre Aux Femmes avec le millésime 1835. Il reparaît dans l'édition Lemerre en 1885, "Oeuvre de Louise Ackermann" avec quelques variantes.

Une Femme - reprend le thème retenu par Mme Penquer : la femme compagne nécessaire et consolatrice de l'homme.

La colombe au cou blanc qu'un vent du ciel ramène  
Vers cette arche en danger de la famille humaine,

Qui, des saintes hauteurs en ce morne séjour,  
Pour branche d'olivier a rapporté l'amour.

Nous préférons le style simple de Mme Penquer pour ce sujet. Que d'hésitations, de reprises maladroites. Les changements de titres sont par eux-mêmes significatifs. Une Femme - laquelle, il y en a au moins deux dans ce poème, ne serait-ce pas plutôt ce que doit être La Femme ?

Le deuxième titre : Aux Femmes sonne comme un appel de manifeste. Ce poème mal dégrossi, le poète ne sait que faire d'un rejeton mal venu. Le philosophe s'empêtre dans les couloirs de la poésie, il veut tout dire en vingt vers.

C'est par déférence qu'on a accordé une place à ce bouquet. Elle jouissait pourtant d'une estime mitigée parmi les parnassiens. Théodore de Banville lui trouve une tête de Victor Hugo. Là, s'arrête la ressemblance et son admiration. Anatole France apprécie peu son vers "aux formes usées". Elle a beaucoup d'idées en commun avec le Parnasse, idées philosophiques et religieuses et peu d'accointances poétiques.

Son poème s'adresse aux femmes et nous ramène tout naturellement au féminisme de Mme Ackermann. Un féminisme peu en rapport avec son progressisme social et philosophique. La Femme idéale :

Enviez-la. Qu'il souffre ou combatte, c'est Elle  
Que l'homme à son secours incessamment appelle,

Elle pensait que socialement la femme doit rester à sa place, mariée, elle n'a pas dérogé à ce principe, son mari ignorait qu'elle versifiât

"Mon mari a toujours ignoré que j'eusse fait des vers; je ne lui ai jamais parlé de mes exploits poétiques. A me voir, du matin au soir, dépouiller ou vaquer aux choses du ménage, comment aurait-il pu soupçonner qu'il avait épousé une ex-Muse ? La vraie raison de mon silence,



c'est que je tenais extrêmement à sa considération. Or, il ne faut pas se le dissimuler, la femme qui rime est toujours plus ou moins ridicule".

Le comte d'Haussonville qui a tracé d'elle un portrait si élogieux et si juste s'étonnait de cette attitude :

"Chose singulière! cette femme, à la pensée audacieuse, avait du rôle social des femmes et de leur capacité intellectuelle une opinion modeste. Rien ne l'impatientait comme la revendication de leurs prétendus droits. "Quand, disait-elle, on ouvrirait aux femmes les portes de toutes les libertés, comme quelques uns le réclament, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer"... "La femme dit-elle assez brutalement, est un être inférieur dont la principale fonction est la reproduction de l'espèce. Malheureusement elle ne peut accomplir son oeuvre toute seule, il lui faut un collaborateur. Tous ses désirs, tous ses efforts ne font qu'à l'obtenir. Elle est un instrument aveugle entre les mains de la nature, dont elle seconde admirablement les desseins. Mais comme celle-ci a soin d'éviter les prodigalités inutiles, elle a refusé à la femme toute sérieuse capacité intellectuelle. On ne peut concevoir ni mettre au monde de deux côtés à la fois. Quelques femmes ont pu, il est vrai, se rencontrer qui se sont posées en artistes, en écrivains, et qui ont même produit des oeuvres distinguées, mais le bas-bleu n'en est pas moins un être contre nature, un monstre dans toute l'acception du mot".

Tout être qui se pose en artiste est un monstre, elle ne parle pas en tant que femme, elle parle au nom de l'humanité. Elle oublie qu'elle est femme quand elle écrit, preuve en est, cette note peu aimable pour ses consœurs. " Mme Ackermann, le seul homme que je connaisse" disait Barbey d'Aurevilly. Mais dans sa vie, elle était très femme, et dans sa vieillesse si elle ne brillait pas par la coquetterie, elle excellait par les confections culinaires. J'étais,

disait-elle avec une pointe d'amertume "plus appréciée pour mes pâtés que pour mes vers". Elle était au-dessus de ces distinctions mesquines entre les sexes. "C'est au nom de l'homme collectif que j'ai élevé la voix".

#### MELANIE BOUROTTE

Que savons-nous de Mélanie Bourotte sinon qu'elle fut l'amie de Banville, qui en comptait partout, qu'elle publia tout à fait inaperçu, un recueil de poésies en 1860 L'Echo des Bois ?

Provinciale, elle est née dans la Meuse, en 1832 à Vigneule. Sa voix ne parvint jamais jusqu'à Paris, elle partage le sort de centaines de poètes qui s'égosillèrent loin du centre culturel. Certains essayent de secouer le joug d'une pareille injustice, tel "l'Union des poètes" qui fit imprimer un album collectif et annuel : Les Olympiades. Mme Bourotte, parmi quatre-vingt collègues y inséra ses rimes dans la troisième livraison en 1860 rivalisant avec Mme Blanchette et Adrien Péladan qui n'entendait pas la passivité. Il participait activement à la "Société française pour l'émancipation des provinciales" en publiant Nouvelles brises et aquilons, où il attaque, visière baissée, tous les écrivains de la capitale. Joséphin avait de qui tenir. Il n'y va pas par quatre chemins : Michelet, "discoursier du néant, trompette de l'erreur, Platon avarié" se trouve ainsi agressé.

Toi qu'on a faiblement rétorqué, Michelet,  
Mes iambes sans fard te prennent au collet.

Même M. de Lamartine, qui pourtant a si bien chanté Milly et son cher mâconnais se voit pris à partie pour avoir méconnu la cause de la décentralisation littéraire.

Laurent-Pichat, en la matière avait sa conclusion, "la meilleure manière de décentraliser, c'est de produire de bons livres en province et d'écrire de beaux vers; nous pensons

donc que M. Joséphin Souлары décentralise mieux que M. Péladan".

Mme Bourotte n'a que la prétention d'une écolière appliquée, elle ne dépasse pas la classe de rhétorique. "Banville y tient", on publia dans le troisième Parnasse En Forêt couvrant quatre pages d'un vers appliqué où les images se bousculent. Rotte - pour les intimes du Parnasse - devait être une femme bien sympathique pour lui faire l'hommage d'un demi cahier. Copiée trouvait son envoi mauvais, il s'incline devant la majorité.

---

### ISABELLE GUYON

Dans son Histoire du Parnasse, M. Souriau ne lui consacre qu'une ligne "Guy de Binos" Isabelle Guyon, Ernest d'Hervilly, passent comme des ombres".

Les "notes du comité" la passe sous silence, seul "Isabelle Guyon - oui", probablement de la plume de Banville. Nous laissons en suspend son personnage et son ombre, peut-être en apprendrons-nous davantage un jour. Le double sonnet Une Couronne qu'elle envoie au jury mérite le "oui" de Banville, c'est mesuré et c'est délicat comme une médaille mièvrément romantique. Ce dernier sonnet appelle une suite et annonce un vrai talent.

Que je voudrais mourir! mais de mort éphémère,  
Mourir pour tous les soirs et revivre aumatin;  
Je le voudrais, non pas pour que le lendemain  
Les désillusions rouvrissent ma paupière;

Ni pour sentir les doigts qui coudront mon suaire,  
Les mains qui m'étendront dans mon lit de sapin,  
Ni pour suivre en secret le funèbre chemin  
Que prendra mon convoi jusqu'au grand cimetière.

Mais ce que je voudrais, ce serait seulement

Lui parler à lui seul... tout bas... pour un moment...  
Savoir qu'il est heureux de l'absence éternelle,

Lui murmurer: - "C'est toi qui m'as conduite ici" -  
Et s'il soupire alors, je lui dirai: "merci!"  
En bénissant la mort qui me le rend fidèle.



### Et s'il faut conclure

Ces dames, petite troupe minoritaire, ne font pas piètre figure dans le concert parnasien. Elles n'eurent que le tort de se présenter dans un siècle où toutes les lyres résonnaient dans un bruit assourdissant, et leurs cordes plus fluettes ne sont discernées que par une oreille attentive. En d'autres temps, elles eussent fait figures de proue et de chefs de file. Il nous a paru utile de montrer à nos oubliés contemporains: le beau décolleté de Mme Colet, la voix mâle de Mme Ackermann, Mme Penquer la châtelaine et la couturière Blanchecotte ouvrant sur la même tapisserie. Cela tranche sur les habitudes qui consistent à mettre sur le tapis les mêmes noms de célébrités qui sont, selon l'adage: "les auteurs que l'on connaît sans en avoir jamais lu une ligne". Pour connaître un peu ces "reines d'un jour", nous fûmes obligés de les lire et dans leurs encres jaunies, nous y avons trouvé bien des grâces qui ont le charme de la nouveauté.



A P A R I S,